

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entré Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 15 octobre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. La Bande Graft - Les causes célèbres. Mademoiselle De La Sorinière, fusillée le 10 février 1794. La Fenêtre en Fleurs, Les amies inquiètes. La Vie Parisienne sous la révolution. Le Jardin d'Alphonse Karr. Enseignes amusantes. Cuisine. Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'incident Russo-Allemand de Kharbine.

Nous avons annoncé qu'à la suite d'un conflit survenu à Kharbine, le vice-consul allemand de cette ville aurait demandé secours au commandant des forces allemandes de Kiao-Tchéou. Cette nouvelle a d'ailleurs été démentie et il semble bien que l'incident n'ait pas eu la portée qu'on lui attribuait tout d'abord. Toute crainte de conflit grave paraît désormais écartée. L'incident, toutefois, n'est pas encore réglé.

Le consul d'Allemagne à Moukden a été chargé de faire à Kharbine une enquête au sujet du conflit.

Voici, en attendant, le communiqué officiel où le ministère russe des affaires étrangères relate l'incident en question.

D'après les conclusions du tribunal du district de frontière et de l'ambassade russe à Pékin en date du 5 août, une somme de 3,000 roubles avait été promise à diverses personnalités. Cette somme était payable par la Société des brasseries "Kharbine". Aux termes de ce jugement, l'exécuteur procéda à la vente des propriétés de la brasserie.

lement à chaque actionnaire. Parmi les actionnaires se trouvent les Allemands Rablewsky et Boetger, lesquels protestèrent contre la vente de leur propriété aux termes du jugement russe. A cette protestation, le tribunal de district répondit qu'il considérait la Société comme une personne juridique, passible des tribunaux russes, le contrat de la Société ayant été signé par un notaire russe. Le tribunal déclara d'ailleurs que les actionnaires allemands de la Compagnie avaient toute latitude, en cas d'injustice commise par le tribunal, de réclamer des dommages-intérêts.

Le 20 septembre, l'exécuteur du jugement se présenta à la brasserie. Il trouva la porte fermée. Au-dessus flottait le drapeau allemand. Avec l'aide de la police, il pénétra de force dans l'établissement. Pendant cette opération, deux agents de la police russe furent frappés par les sujets allemands rassemblés dans la cour. Les agents de police établirent leurs sables et rétablirent l'ordre, sans causer d'ailleurs aucun dommage. Là-dessus, l'exécuteur russe du jugement fit procéder à la vente de la brasserie. Le consul allemand survint pendant les enchères, et déclara qu'il avait l'intention d'opposer aucune résistance. L'autorité russe porta plainte contre les sujets allemands à cause de l'offense faite à la police russe et remit à ce sujet au consul russe un procès-verbal destiné à être transmis au consul allemand. Celui-ci protesta de son côté contre l'infraction exercée par l'autorité russe au droit d'extraterritorialité des sujets allemands.

La presse allemande commente le va sans dire, sagement, ce document officieux. Elle déclare que le fait essentiel, c'est cette infraction au droit d'extraterritorialité dont l'autorité russe s'est rendue coupable et que le document ci-dessus ne rapporte qu'un dernier lien.

De leur côté, les journaux russes publient sur le conflit des articles plutôt irrités. Le "Novoye Vremia" demande à ce que des mesures soient prises contre les Allemands fixés sur le territoire russe. La Chine a ouvert Kharbine aux nations étrangères. Mais de tels incidents pourraient créer des difficultés entre la Russie et la Chine.

Le retour de Musette.

Celui qui flâne au hasard des rues et qui muse devant les affiches fait parfois d'heureuses trouvailles. On pouvait lire ces jours derniers aux murs de Paris sur un papier jaune répandu avec une profusion inquiète, la promesse de cent francs de récompense à qui rapporterait une chienne de l'espèce des griffons, noire et grise avec les pattes feu, et qui arrivée à l'âge de douze ans, les queues équivalent à soixante dix environ de la vie humaine, répondait encore, par maint tremoulement, au nom de Musette. Suffisaient les signes particuliers : l'affection que les traces d'un point aveugle, car les voici : n'a presque plus de dents, est atteinte de toux, porte des traces d'eczéma, mameilles pendantes. Ah, pensions-nous, un être plus élevé dans l'échelle des créatures, s'il portait les mêmes signes, aurait peu de chances d'être recherché avec autant d'ardeur. Et il n'était pas moins merveilleux qu'une bête ainsi reconnaissable ait encore, comme disait l'africain, pensé à s'échapper. Un hasard nous a appris que les promesses écrites au mur ne sont pas vaines. Musette a été retrouvée ; Musette elle-même, se

mameilles, sa toux et son eczéma. Et voici où l'histoire devient plus touchante encore. Elle a été rapportée par une très pauvre femme qui a quatre enfants, et grâce à ce hasard, les enfants seront chèrement vêtus cet hiver. Amour donc les chiens sans inquiétude une providence ingénieuse, qui veille sur toutes les créatures, est parvenue à détourner par ses effets sur les hommes.

L'Avenir de la Turquie.

Mahmond Chekhet Pacha, généralissime de l'armée ottomane, au cours de sa récente visite à Paris, a fait à un journaliste les déclarations suivantes :

Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien j'ai été heureux et touché de la réception qui m'a été faite à Paris. Je sais avec quelle sympathie la France, à laquelle nous devons tant, a suivi l'évolution politique de la Turquie et je puis vous dire que cette sympathie, jamais démentie, a été pour nos efforts un encouragement précieux. La France est la nation, généreuse entre toutes, qui a fait le plus pour assurer dans le monde civilisé le triomphe des idées de liberté, de fraternité et de justice. La Turquie, instruite par ses leçons et par son exemple, compte aujourd'hui comme dans le passé sur son amitié et sur ses conseils.

Et maintenant, puisque vous désirez savoir ce que je pense de l'avenir de la Turquie, je vous dirai que je suis optimiste avant tout. Je l'ai toujours été, d'ailleurs ; je l'étais même aux jours les plus sombres de l'oppression hamidiennne, alors que de mes vœux les plus ardens j'appelaï l'avènement dans l'empire du régime constitutionnel. M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans l'article si aimable qu'il m'a consacré, et auquel j'ai été très sensible, a justement appelé ce que je lui disais, au mois de mai 1908, à Cukub, à propos du parlementarisme russe, et comment je lui avais fait pressentir dès cette époque, mes désirs et mes espérances. M. Anatole Leroy-Beaulieu a cependant oublié un détail de notre entretien. Je lui déclarai alors que ce que je reprochais à la Russie c'était d'avoir été trop vite. Dans leur zèle inconsidéré, les constitutionnels russes avaient voulu trop embrasser ; pensez qu'ils avaient été jusqu'à réclamer le droit de vote pour les femmes. Les deux premières Donmas étaient beaucoup trop radicales, trop avancées pour le pays et pour les temps ; on ne doit jamais brusquer l'avenir ; il faut que le temps fasse son œuvre.

Cette opinion que j'exprimai, à Cukub, à M. Anatole Leroy-Beaulieu, je ne puis que vous la répéter aujourd'hui et avec plus de force encore, puisqu'il s'agit de mon pays. Il faut que la Turquie soit sage et prudente, qu'elle ne risque pas de compromettre ses destinées par une hâte irréfléchie. Son premier devoir est d'assurer, par l'établissement et le fonctionnement régulier d'un gouvernement fort, résolu et respecté, s'appuyant sur une Chambre éclairée et modérée, d'esprit largement libéral, mais consciencieusement des nécessités de l'heure, le plein épanouissement du régime constitutionnel qu'elle s'est donné. La tâche est rude ; mais elle n'est pas au-dessus de nos forces. Nous devons rétablir l'ordre dans nos finances, relever notre industrie et notre

commerce, développer notre agriculture, tout cela ne peut se faire que dans le calme de la paix intérieure reconquise. Notre premier souci doit être, par conséquent, de veiller au maintien de l'ordre dans tout l'empire. Or, à ce point de vue, notre situation est excellente. En Europe, l'Albanie est tranquille et aussi la Macédoine. D'ailleurs, il ne saurait plus y avoir aujourd'hui de question macédonienne ; les nationalités, dont les inquiétudes étaient une cause de troubles perpétuels pour les velayets, ont obtenu tout ce qu'elles désiraient et plus même qu'elles ne pouvaient espérer. En Asie, il y a, dites-vous, la question du Yémen ; mais je vous répondrai que cela n'a pour nous aucune importance. Le Yémen, ce n'est pas la Turquie. C'est simplement une colonie de l'empire ottoman. La pacification du Yémen n'est pour nous qu'une opération coloniale. Que le Yémen soit plus ou moins autonome, qu'il obtienne même une indépendance relative, cela n'a pour nous qu'une importance secondaire. J'estime même que nous ne devons pas y immobiliser indéfiniment des troupes dont nous avons le plus grand besoin ailleurs. Pourquoi envoyer au Yémen des soldats turcs, alors que des troupes indigènes suffisamment encadrées, suffiraient à l'œuvre de police à laquelle nous devons restreindre notre action là bas ?

Non, notre devoir est en Europe et en Asie Mineure, où nous avons un domaine si riche, et si imparfaitement exploité. Nous construirons des chemins de fer, nous ouvrirons des routes, nous ferons sortir du sol toutes les richesses qui y dorment encore, et grâce à notre labeur incessant nous saurons bien vivre et prospérer.

Préoccupés surtout d'assurer le développement de notre prospérité intérieure, et contents d'autre part dans la sympathie loyale et désintéressée de l'Europe, nous envisageons donc l'avenir avec confiance. Et je suis certain que vous êtes de mon avis.

Chronique parisienne.

Un drame atroce s'est déroulé ces jours derniers au théâtre Moncey. On y jouait un drame de Pierre D'courcelle et René de Maizeroy : Papa la Vertu Au 2e tableau, il y a une exhibition de lions, présentés par le dompteur Robert Joffre. Ce tableau se termina sur des applaudissements répétés.

On joua successivement les troisième et quatrième tableaux. Le cinquième tableau venait à peine de commencer — qu'une scène horrible se passa dans les coulisses où avait été transportée la cage des lions, dans laquelle se trouvaient un lion et deux lionnes.

Mlle Joséphine Ripoché, âgée de vingt et un ans et amie d'un beau lion nommé Baillaud, monte sur le chemin de ronde de la cage, s'approche tranquillement du lion, qui se dresse et de sa main, avec une innocente extraordinaire, le caresse.

Le lion sort une de ses énormes pattes hors des barreaux et la saisit par l'épaule. Aucun cri. M. Dermez, régisseur général, a vu la malheureuse qui marche à la mort. Il la saisit. Mais le lion a passé une autre patte hors des barreaux et a saisi l'autre épaule en griffant terriblement la malheureuse. Impossible de sauver la jeune femme. Un acteur, M. Maupin, survient et donne des coups de pique au lion pour le faire lâcher prise. Peine inutile. Le lion ne lâche pas sa

proie. Les deux lionnes, sont maintenant à côté du lion, enragées ; leurs pattes de devant sont sorties à travers les grilles, elles labourent de coups de griffe Mlle Ripoché et on entend deux cris : "Ah ! ah !" C'est fini. Elle tombe morte, la figure, les épaules, les mains, les vêtements en sanglantés.

Le dompteur Robert Joffre est arrivé à la trappé violemment les bêtes féroces à coup de pique et leur a fait lâcher le corps qu'elles allaient happer.

M. Dermez, qui raconte cela encore tout ému de la scène atroce qu'il a vue, dit qu'il n'a pas duré plus de trois minutes, mais ces trois minutes ont semblé un siècle.

Le commissaire de police averti s'est empressé de se rendre au théâtre. Il a procédé à une enquête complète et rapide. En voici les résultats.

L'ami de Mlle Ripoché, M. Baillaud, devant partir au 7e dragons, à Fontainebleau, et s'être appelé pour son service militaire, l'avait en, au contrat de la soirée, une discussion très vive avec Mlle Ripoché, avec laquelle il vivait depuis deux ans et qu'il avait menacée de la quitter.

Les témoins de la scène ont l'impression très nette que la malheureuse a voulu mourir, qu'il s'agit en réalité d'un suicide.

M. Baillaud ne dit rien. Il est hébété. Il a demandé au commissaire, avec des larmes dans la voix : — Et quand l'enterrez-vous ? — Lundi, sans doute, a répondu le commissaire.

Et il s'en est allé, courbé en fer, vieilli de dix ans, lui qui en a peine vingt et un.

Il est rentré dans son petit appartement de l'Impasse Kour-Philippe, qu'il partageait hier encore avec elle.

Les docteurs Guittard et Krieger, appelés en toute hâte, n'ont pu que constater la mort, due à la "déchirure de l'artère aorte".

C'est en quittant le théâtre que les spectateurs ont appris l'horrible drame.

Dependant il y eut une alerte lorsqu'un pompier affolé traversa la scène, au commencement du sixième tableau, et sauta dans la salle, sans doute pour aller quérir un médecin.

On cria "Auffe !" et une cinquantaine de personnes voulurent sortir.

Mais les employés du théâtre, très calmes, rassurèrent ces braves gens. On leur assura qu'il n'y avait rien et ils le crurent.

Pendant ce temps Mlle Ripoché expirait.

Exploits de nageurs. Si Holbein, le champion nageur, n'a pas encore réussi à égaler l'exploit de Webb, la traversée de la Manche à la nage, il a du moins battu le record de ce dernier sur 20 milles (32 kilomètres) en 4 h. 43.

SANTÉ ET VIGUEUR



Mlle Edna Buckler, une jeune fille distinguée de Hema. Ill. loue le Duffy's Pure Malt Whiskey qui lui a rendu la Santé et la Vigueur quand elle était très Faible et "Epuisée". Elle le recommande à tous ceux qui ont besoin d'un tonique stimulant ou redonne la Santé et la Vigueur aux Jeunes.

Mlle Edna Buckler. Les jeunes gens et les jeunes filles, et les hommes et les femmes de tous les rangs de la société attestent de bien extraordinaires succès et retiré de l'usage du

Duffy's Pure Malt Whiskey

grand tonique stimulant universel. Si vous désirez rester jeunes, forts et vigoureux et avoir la teinture d'une personne en parfaite santé, prenez régulièrement Duffy's Pure Malt Whiskey, suivant les directions. Il tonifie et active l'action du cœur et purifie tout le système. Il est reconnu partout comme un remède de famille.



AVERTISSEMENT. — quand vous allez à votre pharmacien acheter de fourneaux le Duffy's Pure Malt Whiskey, assurez-vous qu'il vous donne le véritable. C'est le seul vrai whiskey médical absolument pur et il ne se vend qu'en bouteilles cachetées. Amusez-vous. Prix \$1. Cherchez la marque de fabrique. A Paris chez M. de la Roche, 10, rue de la Harpe, au-dessus du bonnet de nuit. Arrivez au 10 de la Harpe, M. de la Roche, 10, rue de la Harpe, au-dessus du bonnet de nuit. Arrivez au 10 de la Harpe, M. de la Roche, 10, rue de la Harpe, au-dessus du bonnet de nuit.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS. C'est ce matin à 8 heures que s'ouvrit au magasin de musique Grunewald, rue du Canal, le bureau de location de l'Opéra Français.

Les demandes de places affluèrent pour les trois représentations de la semaine d'ouverture et il est probable que vers le milieu de la semaine prochaine il n'y aura pas un seul siège disponible.

La représentation de gala qui sera donnée le mardi 30 octobre en l'honneur du président Tait promet d'être particulièrement brillante et sera sans doute l'un des événements artistiques et mondains de la saison.

Le directeur de notre scène lyrique, M. Loyal, a fait choix pour cette soirée extraordinaire du célèbre opéra de Meyerbeer "Les Huguenots", opéra qui est incontestablement l'un des plus aimés du public new-orléansien.

TULANE.

Yankee Prince est non seulement une comédie musicale très intéressante, dont le dialogue et la musique sont de tout premier ordre mais elle se prête à un grand luxe de mise en scène qui en augmente le charme.

Elle est interprétée avec infiniment d'art par Geo. M. Cohan et son excellente troupe, ce qui explique le succès phénoménal qu'elle vient de remporter au Tulane cette semaine.

L'unique matinée à prix populaires de "Yankee Prince" est donnée aujourd'hui.

La semaine prochaine une comédie à grand succès de M. M. Rodés et Wise. "A Gentleman from Mississippi".

Cette pièce a été jouée pendant un an sur des principaux théâtres de New York et pendant six mois consécutifs à Chicago.

CRESCENT.

La salle du Crescent sera certainement comble aujourd'hui, car les personnes qui n'ont pas encore assisté à une représentation de "Pierre et le Platin", y vont sans doute profiter de la dernière occasion qui leur est offerte.

Cette pièce est jouée par une troupe d'élite qui en renouvelle encore le mérite.

La semaine prochaine "The Mary Wives", une comédie musicale musicale, musique de Frederick V. B. Wers et livret de Charles H. Wers, l'excellent comique Joe Morris y tient le premier rôle.

ORPHEUM.

Les divers numéros du programme de vaudeville de l'Orpheum sont extrêmement amusants et plaisent au public qui se presse chaque jour dans la salle du populaire théâtre de la rue St Charles.

Au programme de la semaine prochaine sont inscrites plusieurs nouveautés.

EN DEMENCE.

Un vil émoi a été causé dans le marché Français, hier après-midi, par l'apparition d'un Italien du nom de Sam Chiapa qui ne possédait pas la plénitude de ses facultés mentales.

Il parait que quand l'individu a été découvert il avait déjà enlevé ses vêtements et se promenait dans les allées du marché. Il a été fermé au poste du troisième precinct.

Nègre suspect.

Un nègre du nom de John Ford a été arrêté dans le restaurant de M. Price, rue St-Charles près Gravier. Le noir avait profité d'être dans l'établissement pendant que le caissier C. B. Jennings s'était endormi près de la porte. Il a été découvert par un employé de la Western Union qui a promptement prévenu la police.

Feuilleton

— DE —

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 7 Commencé le 9 Octobre 1909

L'HÉROÏNE

Grand Roman Inédit de Cape et d'Epée

PAR MICHEL ZEVAGO

IV

LA BASTILLE.

(Suite.)

Ils le tenaient par les cheveux, par les épaules, par les pieds, allongé sur le tapis, ils le tenaient par la gorge, par les poignets, ils l'enserraient tout par le cou. Mais autour d'eux, il y avait du sang. Il y en avait quatre qui, sans doute, n'avaient plus jamais l'occasion d'exercer leurs talents... Il le serraient. Et quand il fut enveloppé de cordelettes, ballonné, incapable de remuer un doigt, ils le regardèrent et frémissèrent : la bête terrassée leur faisait peur encore.

Leur manoeuvre avait été silencieuse, prompte, admirable d'ensemble ; ils en avaient l'habitude ! Six avaient marché de front sur Trenoavel, les bras ouverts pour l'enlacer. Trois à droite, trois à gauche s'étaient jetés à plat ventre et, se relevant soudain, l'avaient possédé dans le filet vivant qui s'était reformé, happait le proie.

Le cardinal donna un ordre. Deux minutes plus tard, Trenoavel était jeté dans un caisson ; au quart d'heure après, il était à la Bastille.

C'était un cochot situé au rez-de-chaussée de la tour de Côté ; on y interrogait les prisonniers qui n'y restaient jamais plus de deux ou trois jours. Plus tard il y eut pour eux interrogatoires, dans la cour du Gouvernement, un lieu spécial appelé salle du Coqsail.

L'endroit était assez clair. Il avait une table, un escabeau, un lit étroit. Un géolier, armé d'a-

ne bonne dague, resta dans le cachot et s'appuya, l'épée à la porte, avec sa formidable indifférence. Trenoavel, délivré de ses liens, jeta autour de lui des yeux hagards. Des coups précochés gonflaient sa poitrine. Il sentit la fièvre envahir son cerveau. Il se laissa tomber sur la couchette, les sanglots se déchaînèrent furieusement, il mordit le traversin pour que le géolier ne l'entendît pas pleurer, et, l'âme noyée de désespoir :

— Perdue ! Moi seul pouvais la sauver, et je vais mourir !... Il n'y a pas d'homme, si fort qu'il soit, qui saisi en pleine propriété, précipité dans une cellule qu'il sent être l'antichambre de la mort, n'éprouve une angoisse d'horreur effrayante comme une agonie. Mais lorsque cet homme est un printemps de la vie, lorsqu'il aime, lorsqu'il sent que sa liberté assurait le salut de la femme aimée, cette angoisse prend la forme d'un tel rêve d'épouvante que la seule apparition aussitôt comme la seule délivrance possible.

Il était à l'âge où toute la pensée est un sourire de bienvenue au monde. Deux heures avait-il ignoré la redoutable esde de ce mot : LA PRISON, invention patrie germée au fond du cloaque de haine et de peur que l'homme en latte contre l'homme appelle "une société". Il avait de toutes ses forces, de toute sa jeunesse...

Et tout était fini avant qu'il eût prononcé ! On dit que ceux qui vont mourir ont une seconde de clairvoyance macabre. L'ange de la mort leur présente un miroir où se reflète leur vie. On dit qu'alors des événements enfouis au plus profond des étages de la mémoire, sous les vases de l'oubli, remontent tout à coup à la surface.

Trenoavel, qui sanglotait parce qu'il ne pouvait courir prévenir Année de Leparès de ce qu'il avait entendu, Trenoavel subitement retranché du monde, de la lumière, du bonheur, Trenoavel placé en tête à tête avec le gibet ou l'échafaud, vit soudain se lever sur ses souvenirs une figure d'homme fatigué, pâle, possédée, et qui portait sur ses épaules un enfant de cinq ans. L'homme entrant dans Paris par la porte de Bercy, et, presque assailli, s'affaissant sur la chaussée. Des gens s'approchaient et disaient : " Pauvre homme, il est mort ! Il porte la casaque, c'est un ritre ! — A son épée, à son air on voit assez que c'est un gentilhomme ! Qui cela peut-il être ? " Et l'enfant pleurait toutes les larmes de ses jolis yeux...

Un gentilhomme, ni ritre. Voilà ce que Trenoavel fut par établir plus tard grâce à des papiers trouvés sur le mort. Mais ses souvenirs évoquaient, dans une cité lointaine, un bel atelier venant visiter en témoignage beaucoup de respect au maître sous la direction duquel se forgeaient des casques, des cuirasses et, surtout, des dagues, des épées, des sabres, des estroings, des collemardes, des rapières, magnifiques lames ornées d'arabesques, de ciselures qu'éblouissaient un Benvenuto Cellini. Quelle catastrophe s'était abattue sur l'opulente et artistique maison du maître armurier ? Quel épisode de guerre civile ou religieuse ? Quelle dévotion ? ... Rien pour reconnaître le drame. Mais l'enfant voyait le logis en flammes, et le vaste atelier mis au pillage, et brisées, tordues, ces belles épées damasquinées avec lesquelles il jouait et dont le goût devait lui rester toujours. Il voyait des soldats dans une chambre pleine de sang, une femme égoragée... sa mère !... Il se voyait dans les bras de son père qui se défendait, et, enfin, faisait dans la nuit. Puis on marchait des jours et des semaines — et, au bout du voyage, le père tombait, tel sans doute par le désespoir... Une femme avait pris l'enfant par le main et l'avait emmené... Deux ou trois ans plus

tard, cette femme elle-même était morte. Et alors, qui avait pris soin de l'enfant ? Comment avait-il grandi, poussé ?... A la grâce de Dieu ! comme on disait parmi le pauvre peuple.

A la grâce de Dieu ! Et un peu de diable, qui adora s'associer aux bonnes actions de son oisèle rival, quand il ne les prend pas à son seul compte. Il n'y a pas en moyen de restaurer sûrement cette époque de notre héros. Mais toutes les probabilités indiquent qu'il a dû alors connaître les jours sans pain, les nuits sans gîte, les marches sous la pluie ou le soleil, par le froid ou le chaud, sans suffisamment de fesse contre ces ennemis du paysan. Il vagabonda des années, ne connaissant, dit-il en son mépris, qu'un seul maître : le hasard. Il ajoute aussi que, torturé par la faim ou la soif, il connut la joie fièvre d'être seul à se voir en aide, et qu'il eut l'orgueil de ne jamais tendre la main, au peler un secours, ou s'humilier devant quiconque en ce monde.

Seulement le brave Trenoavel oublia de nous dire comment et par quels procédés il parvint à s'en tirer seul à sa fin, et, petit moineau tombé de nid avant la possession de son bec et de ses plumes, il devait être si désemparé contre la vie, toujours féroce aux faibles. Or nous avons toutes raisons de croire que ces procédés ne furent pas des plus catholiques. Sans

aucun doute, il mit à contributions plus d'un brave subergiste et mena cette existence de conquérant qui, lorsqu'il était bien comprise en grand par des chefs d'armée, procure de la gloire, et lorsqu'elle est adoptée en petit par des partisans, les conduit tout doux au gibet.

Nous le retrouvons à quinze ans, dépenaillé, en loques, mal peigné, mais l'œil vif, la main leste, muni d'ennemis rapides qu'il s'est procurés le diable sait comment, et qu'il traîne avec un bruit de ferraille qu'admire fort une bande de jeunes drôles dont il est le dieu. Nous le retrouvons, dirions-nous, dans la campagne, non loin des marais de la Grange-Batelière, où il s'allie avec un grand benêt de jeune baron. Que c'est-il passé ? Le grand benêt a battu son valet, vieillard à barbe grise qui l'accompagne — battu pour nous ne savons quelle peccadille, ou pour rien, pour le plaisir. Trenoavel s'est élané. Il a commis un crime : il a tiré les oreilles au petit baron. Et comme il est du même âge, à peu près, il est dégalé, se sent porté de farieuses bottes. En somme, donc, Trenoavel réquiescena peu pour venger ses vieux grisons qu'il ne connaissait pas, et à une époque où battre des domestiques était chose légitime et naturelle. Cependant, le jeune perraud s'accrochait à outrance sans avoir jamais appris l'écriture, contre un adversaire